

*Éloge du matricide*¹



Il faut regarder la réalité en face. Les grands écrivains l'ont fait. Les lecteurs de ces grands écrivains, pas toujours. La Société en général, à propos de ces grands écrivains : presque jamais. Personne n'a réellement lu Proust, ni vous, ni moi-même (pourtant fortement intéressé). Nous l'avons survolé de très haut, nous avons admiré sa belle couleur, ses vagues, mais jamais nous n'avons osé enjamber la nacelle de la montgolfière et nous laisser tomber à pieds joints dans l'océan. Thomas A. Ravier, au contraire, est un dauphin, il parcourt l'océan de Marcel Proust sur toute sa longueur et toute sa profondeur. Et il nous guide.

Avril 2007 aura été un très mauvais mois pour beaucoup de spécialistes de Proust : Ravier a décidé de passer l'oeuvre de cet auteur au tamis, de la lire et la restituer en mots, filtrée par son oreille et son coeur, par son corps de

¹ *Éloge du matricide (Essai sur Proust)*, de Thomas A. Ravier. 2007, Gallimard, 203 p., 19 €

jeune écrivain. La thèse de Ravier, en résumé? Proust a symboliquement tué sa mère, ce qui lui a permis d'écrire son chef-d'oeuvre, acte impardonnable que toute la Société essaie de cacher depuis en diffusant l'image trompeuse d'un gentil Marcel, timide, maladif, efféminé, et resté jusqu'à la fin de sa vie dans les jupes de sa maman. Des livres sur Proust, il en sort un chaque mois, mais des comme ça, certainement pas.

Thomas A. Ravier est né en 1969 et c'est un écrivain qui vient de loin, il écrit depuis longtemps, il a d'abord publié plusieurs livres, parfois imparfaits, mais *curieusement imparfaits*. Il se fait repérer en 2003 lorsqu'il convainc l'honorable revue *NRF* de publier un essai à propos des textes du rappeur Booba, mais c'est en 2005 qu'il éclate avec *Les aubes sont navrantes* ², superbe roman racontant l'épopée d'un tagueur, livre-fondateur qu'il faudra relire plus tard, suivi en 2006 d'un essai sur le tennisman John McEnroe. Rap, tag, tennis : d'emblée les choses sont claires, Thomas A. Ravier travaille dans le symbolique.

Nous lisons tous Proust, nous sentons qu'à sa lecture il se passe quelque chose, et pourtant on ne le comprend pas intégralement, un autre élément fait masse à l'extérieur, la Société projette une image qui parasite le texte, avec les portraits figés, photographies, peintures, et dans les biographies l'accent mis sur Combray plutôt que sur Paris, sur Maman plutôt que sur Paris et Charlus. Ravier, dans la première partie d'*Éloge du matricide* (titre de livre hautement provocateur), va s'intéresser à l'homme Proust et la façon dont il est décrit par les auteurs qui l'ont connu, et Ravier va opposer le texte magnifique de la *Recherche* aux témoignages et aux lectures de l'oeuvre. D'ailleurs, tous les proustiens émérites en prennent pour leur grade, notamment pour n'avoir pas vu chez Proust ce que Ravier appelle « *une certaine folie énergétique du français* ».

Tout au long de ce livre la phrase de Ravier est joueuse, elle fait penser aux textes des rappeurs, en effet, à moins que ce ne soit eux qui ne font que reprendre différemment la poésie française classique. Ainsi Ravier écrit : « *L'oeil collectivise, l'oreille vise et collecte* ». Souvent cet essai est un véritable poème en prose : « *L'intuition de l'écrit est la suivante : plus j'approfondis les sources de mon plaisir clandestin, plus les larmes s'envolent* »,

² *Les aubes sont navrantes*, 2005, Gallimard, 128 p., 13,50 €

et un peu avant, présentant l'année 1900 : « *un nouveau siècle commence, plein de promesses, un nouvel été* ». Thomas A. Ravier confesse lui-même, à un moment : « *Je suis personnellement un désordre infini et musical* ».

Ravier, en passant, fait aussi un long et bel éloge du sommeil (« *Au soleil du sommeil!* »), écrivant : « *Un corps plongé dans le sommeil, non seulement tient le monde en cercle autour de lui, mais subit une poussée étrange pour ce qui est de la fiction, une embellie des forces narratives en présence* ». En effet, il faudrait pouvoir dormir nuit et jour, ne faire que cela, être payé pour cela (et ce serait comme un métier).

Ravier a mis au jour le noeud, donc, la dépendance familiale, celle contre laquelle a dû se battre à mort Kafka, et plus particulièrement, dans le cas de Proust, l'emprise de la mère, et notre essayiste relève : « *Jeanne Proust à son fils : "Je voudrais qu'on te rendît 'muet'."* Voilà, c'est dit, c'est clair, c'est mieux ». Il faut pour l'écrivain, écrire afin de se libérer de ses parents, ou plutôt l'inverse : les parents ne supporteront pas que cette parole-là sorte de leur fils, ils chercheront à le rendre muet, poussant ce dernier à se défendre. Thomas A. Ravier, à nouveau, trouve au milieu du texte proustien la clef : « *La note juste : "Je fermais les yeux en tâchant de ne pas entendre la voix de mes parents". Exercice réussi.* »

Un des morceaux de bravoure de ce livre-événement sur Proust est évidemment le passage de la nuit passée par le jeune Proust avec sa mère, à Combray. Ces pages, dans le dernier quart du livre, sont une implacable démonstration post-psychanalytique. L'essai, enfin, se terminera sur un saisissant parallèle entre Proust et Céline, qui, tous deux, tracent à quelques heures de leur mort des mots qui font référence à un même élément, liquide, mais pas de cette sorte dans laquelle on se baigne, océan, lac, lagune, non, plutôt de la sorte que l'on laisse descendre dans son corps, vous savez, Bordeaux, Cognac, Epernay...

Avril 2007

Marc Pautrel

© Marc Pautrel, 2007.